

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gens du soleil
Valère et le grand canot de Yves Thériault (VLB Éditeur)

Gilles Cossette

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39590ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [Gens du soleil : *Valère et le grand canot* de Yves Thériault (VLB Éditeur)]. *Lettres québécoises*, (26), 27–28.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



GENS DU SOLEIL

Valère et le grand canot

de Yves Thériault

(VLB Éditeur)

Valère et le grand canot, de Yves Thériault, le centième ouvrage publié chez VLB, est le deuxième tome, après *La femme Anna*, des *Contes, nouvelles et récits* d'Yves Thériault.

Presque tous ces textes livrés en vrac appartiennent à deux catégories distinctes qui correspondent à deux facettes du talent d'Yves Thériault : les récits de la campagne, du passé, et les récits de la ville, du présent. Cette division paraît simpliste, mais elle correspond à de telles différences, dans la pensée et dans le style de Thériault, qu'on se demande quelquefois si on n'a pas affaire à deux auteurs différents. Je m'explique.

Le titre du recueil et la préface de Victor-Lévy Beaulieu pourraient laisser croire que *Valère et le grand canot* contient surtout des contes paysans à la mode du XIX^e siècle, faisant revivre « le mythe du village québécois traditionnel axé sur la boutique de forge ». Or, sur ces vingt-huit textes, il y en a une douzaine dont l'intrigue se situe à la ville, de nos jours.

Les *récits de la ville* auraient pu être réunis et publiés sous ce titre : *Les citadines*. Thériault ne les manque pas. Il y aurait de quoi le taxer de misogynie si les *récits de la campagne* n'étaient pas là pour le disculper. Ces femmes sont presque toutes exécrables. Marie-Claire est entêtée (*La robe de laine*) ; la femme de Donatien est dépensière (*La caméra*) ; Eulalie et Paulette sont autoritaires comme des colonels (*La télévision et Mon ami Lubianski*) ; Irma est cynique et calculatrice (*L'uranium*) ; Imelda méprise son mari et l'écrase (*David et Goliath*) ; Liliane, dans *L'optimiste*, ne se lasse pas de gémir, de craindre le pire et de faire de cruels reproches à son mari. Les épouses des chasseurs, dans *Le canard sauvage*, sont possessives, jalouses et fort tyranni-

ques elles aussi. Ghislaine, dans *La robe déchirée*, est d'une odieuse ingratitude ; non seulement elle ne remercie pas le bon Samaritain qui s'est jeté dans l'eau froide pour l'empêcher de se suicider, mais elle lui réclame plus tard de l'argent, par l'entremise de son avocat, sous prétexte qu'il a déchiré sa robe en la sortant de l'eau. Quant à Antoinette (*Une drôle de fille*), elle a tué son mari.

Quand il parle des citadins, Thériault est moins conteur qu'humoriste et critique des moeurs nord-américaines, et en particulier du mariage, un peu

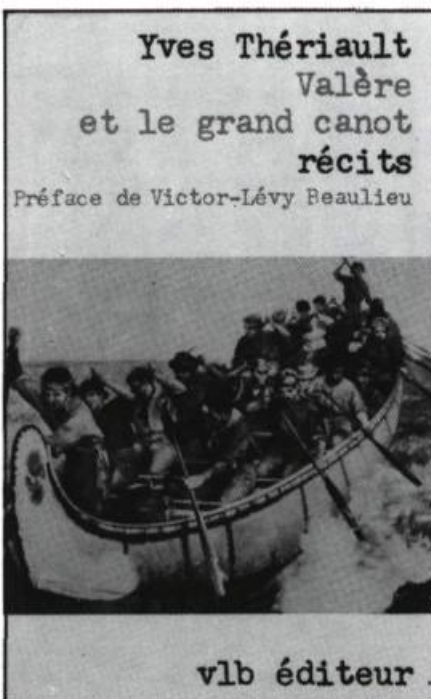
à la manière des auteurs de bandes dessinées des grands journaux. Il n'a pas recours au merveilleux et son style est moins recherché que dans les *récits de la campagne*. Il ne vise pas à la vraisemblance, il exagère, jusqu'à l'absurde et au ridicule. Ses hommes sont un peu moins caricaturaux, cependant, que leurs compagnes. Médiocres, conformistes, ils sont dominés par leur femme et intimidés par leurs enfants. Ils ont à l'occasion des velléités d'affirmation personnelle, des lubies passagères. Mais ils rentrent vite dans le rang, dociles, sous la férule de leur *maîtresse*, c'est-à-dire de leur épouse légitime.

Les *récits de la campagne* font revivre un tout autre monde. Dans sa remarquable préface, aussi intéressante pour les admirateurs de Beaulieu que pour ceux de Thériault, Victor-Lévy Beaulieu parle de ce que la lecture de ces textes lui a redonné, en lui rappelant ses lectures d'enfance, lui qui était amateur de vieux contes québécois.

Prenez, par exemple, *Valère et le grand canot* qui ouvre cet ouvrage : vous avez en une quinzaine de pages seulement tout ce qui constitue le village québécois traditionnel et, en même temps, vous y retrouvez les grands mythes qui nous ont fondés dans notre imaginaire. (p. 22)

Le sujet principal des *récits de la campagne* est encore la vie du couple, mais vue d'un tout autre oeil, avec beaucoup plus d'indulgence, de sympathie, et je dirais même avec une complaisance semblable à celle de la plupart des romanciers de la terre. La campagne de Thériault est peuplée de nobles paysans forts et majestueux, sains comme il n'est plus possible de l'être, en harmonie avec les grandes forces élémentaires, généreux, simples, passionnément attachés à la glèbe, poètes, un peu mystiques. Ils me font penser à certains personnages de Giono, d'autant plus qu'ils vivent dans une campagne qui, bien que québécoise en principe, a quelque chose d'intemporel, de livresque, une sorte de Provence mythique. Les ruraux de Thériault vivent dans des « hameaux », ils descendent à la cave pour percer une barrique de vin quand ils veulent faire la fête, et Véronique, une « habitante » bien de chez nous, reçoit un héritage d'une mère « morte aux Amériques », comme dans les romans français.

Le couple rural, dans ces récits, n'est pas l'attelage grotesque qu'il est chez les citadins de Thériault. L'homme y est plus digne et plus courageux, la femme plus généreuse et plus



vallante ; il y a plus d'égalité dans leur relation et leur amour paraît plus fort. Côte à côte ils affrontent la misère (*Le choix*), la vieillesse (*L'arbre*, *Le disque de Caruso*), ils connaissent la joie d'avoir des enfants (*La tour*, *Le Portugais*).

Avec la vie de couple et la fécondité, l'accouplement est une des préoccupations qui prennent le plus de place dans la vie de ces paysans. Quand Dormayon, le géant, arrive dans un hameau où les gens sont petits et râblés, on s'inquiète pour lui : comment lui trouver une partenaire à sa taille ? (*Le géant*) Dans *La fille Éva*, Rose, une villageoise compatissante, voudrait qu'Éva, célibataire prude et sans attraits, connaisse le plaisir. Elle charge un jeune et beau garçon d'initier la demoiselle. Dans *Le pot d'or*, « la fille Coudois », grâce à un héritage, se trouve enfin « un mari jeune et beau, et fort en muscles. »

La nouvelle la plus réussie, sur ce thème, et la plus belle, parce que l'accouplement y est aussi une alliance, est *Le Portugais*, dont Victor-Lévy Beaulieu parle longuement dans sa préface :

C'est pourquoi quand je lis Le Portugais, je suis ému, à cause de la beauté des terres noires dont parle Yves Thériault, mais aussi parce qu'il y a ce venant, fraîchement arrivé du Portugal, mais déjà assez connaissant du village québécois traditionnel pour faire sa première visite à la boutique de forge afin de déclarer ses intentions, c'est-à-dire acheter une terre. Un an à peine, et le Portugais obstiné et seul transforme la friche et la terre noire en richesse... (p. 23)

Car Jaò, comme l'Italien de *Floralie*, où *es-tu*, apporte une magie, qui vient peut-être du soleil de son pays natal ; « ... il ne savait que construire des chemins de fer, racontait Carrier à propos de l'Italien, et jouer de l'harmonica ; il savait aussi donner le bonheur ». À *Floralie*, il avait révélé « la merveille d'être vivante ». ¹ De même, le Portugais est un « faiseur de miracles dans la terre noire ». On vient, du village, jusqu'au bout du deuxième rang pour voir les richesses qu'il a tirées d'un sol qu'on croyait pauvre. Mais il y a plus : la voisine de Jaò, Gervaise, est veuve, encore jeune, et ses champs sont abandonnés à eux-mêmes. Elle s'est résignée à sa solitude et à sa stérilité. Le Portugais lui fait découvrir, comme le dit Victor-Lévy Beaulieu, « ce qu'elle a toujours été mais que la vie a failli tuer ; une femme bonne et fertile comme la terre noire, qui rêve de paix, d'un homme et d'enfants afin que le paysage se découvre de partout, embellissant l'espace et le temps ».

Le tout dernier texte, *Noël d'antan*, n'entre pas dans les deux catégories dont j'ai parlé. Thériault, sortant de la fiction, y raconte un souvenir d'enfance et décrit les rues de Notre-Dame de Grâce au début des années 20. C'est un très beau récit, qui donne envie de lire d'autres souvenirs d'Yves Thériault.

1. Carrier, Roch. *Floralie, où es-tu ?*. Éditions du Jour, 1969, pp. 39 et 53.

Histoires entre quatre murs

de Diane-Monique Daviau

(L'arbre HMH)

Il y a des nouvelles qui commencent de telle façon qu'on a l'impression que l'auteur n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait raconter avant d'avoir rédigé la première page et on le sent péniblement chercher l'inspiration comme d'autres cherchent leurs mots. Quelque chose d'étouffé, de circonspect, dans ces débuts, fait craindre le pire. Et puis le récit se met à vivre, ou à dépérir, c'est selon, et on est fixé.

Rien de tel chez Diane-Monique Daviau. Dès les premières phrases, le lecteur se sent pris en main, avec cette autorité propre aux bons conteurs, cette assurance irrésistible aux vertus hypnotiques. Quel atout pour un auteur qui a effectivement des choses à dire ! Comme la petite fille de *L'Arbre tombé*, qui sait imposer sa voix et ses jeux, bien qu'elle soit la benjamine du groupe, Diane-Monique Daviau entraîne ses lecteurs, avec des ruses de Sioux, dans des récits pleins d'agrément, de surprises et de matière à réflexion. On s'y laisse vite prendre car Diane-Monique Daviau a d'autres qualités précieuses pour un conteur. D'abord un grand amour de la vie, jusque dans les petits détails de la vie quotidienne, et un idéalisme tout à fait supportable. On ne peut certainement pas accuser Diane-Monique Daviau de verser dans le misérabilisme ou dans le passéisme. Ses personnages sont nos contemporains, de ces gens qu'on rencontre dans les universités, les musées, les aéroports, les restaurants. Les jeunes lisent, voyagent, les femmes sont architectes et les petites filles rêvent du jour où elles pourront faire des placements ou commanditer des coureurs automobiles ; ce sont les pères qui s'occupent des enfants, qui leur parlent, et ils le font généreusement, patiemment, tendrement.

Or ces histoires ne sont pas mièvres. Non seulement elles sont vraisemblables mais, en un sens, elles sont plus vraies que la réalité parce qu'elles se situent quelque part à la frontière entre l'hyperréalisme et la science-fiction, une science-fiction efficace qui serait plus préoccupée de l'avenir immédiat de l'humanité contemporaine que de celui de générations lointaines. Dans *Histoire entre quatre murs*, par exemple, un jeune père, pour endormir son fils, Félix le bien nommé, lui raconte l'histoire que l'enfant réclame, celle des objets qui meublent sa petite chambre. Celle-ci n'est pas luxueuse mais elle est riche. Tous ces objets banals ont un passé, une histoire, celle des êtres par qui ils sont venus jusqu'à Félix, parents et amis parfois éloignés, comme la mère Friture, une vieille brocanteuse, ou un tisserand que les parents de Félix avaient rencontré au cours d'un voyage en Afrique du Nord. Félix est sensible à la présence de ces personnages, ressuscitée par le récit de son père ; « on dirait, dit-il, que la chambre est pleine de monde, et je me sens bien dans mon lit ». Après le départ de son père, Félix se met à imaginer comment, un jour, il racontera la même histoire à son fils. La même ? Non, pas tout à fait. Car Félix rêve d'une suite, d'un dépassement. L'avenir naît, dans l'obscurité de cette petite chambre, dans un cœur d'enfant, et tout un héritage de générosité est pris en charge. *Histoire entre quatre murs* est un bijou et je laisse au lecteur le plaisir d'en découvrir le dénouement, *fin ouverte*, c'est le cas de le dire, qui fait de ce conte un poème.

L'une des raisons pour lesquelles ces histoires ne sont pas mièvres, c'est que Diane-Monique Daviau a de l'imagination, celle qui sait, au bon moment, trouver le détail « qui ne s'invente pas », qui « fait vrai », tout en donnant à rêver. J'aime bien qu'un enfant à qui on demande s'il a des projets d'avenir réponde : « Moi je serai pianiste de concert ou diamantaire. » Cet enfant-là ne laisse pas indifférer et on est curieux de savoir ce qui lui arrivera ; et si, en l'occurrence, on s'avise de lire son histoire, on sera surpris et même bien attrapé. Diane-Monique Daviau, en effet, est astucieuse. Elle a de l'humour, aussi, un mélange bien dosé de gaieté rafraîchissante et de franchise abrupte, un peu réfrigérante comme certaines colères d'enfant. Dans *Moi aussi*, une petite fille décide de devenir professeur de français le jour où elle rencontre à l'épicerie son professeur de français, qu'elle admire. Elle découvre, éberluée, que M. Perrault achète du yaourt, du pain noir, du roquefort et des endives, aliments qu'elle n'a jamais goûtés. Plus tard elle l'aperçoit dans son jardin fleuri, entouré de sa famille et lisant sous les arbres. « Moi aussi ! » se dit-elle. Quelques années plus tard on la retrouve professeur de français ; elle a pris goût au roquefort, elle aussi. Et elle a déchanté. Les

